Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 1

Artikel: Au dos des juges
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203943

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

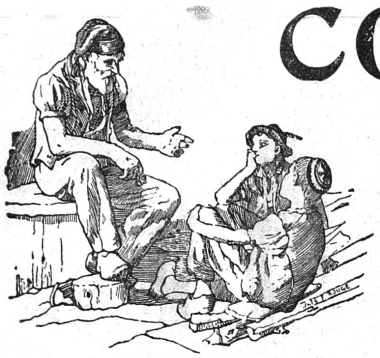
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

45 me ANNÉE — N° 1. — Samedi 5 janvier 1907.

B 1344



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger*, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames**, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pain bénit.

L'histoire fournit de nombreux exemples de déchaînement des passions et des vices des hommes ; telles époques n'ont même pas d'autre titre au souvenir de la postérité. Il ne nous paraît pas que les petitesses et la sottise humaines aient jamais brillé d'un éclat plus resplendissant qu'en ce temps-ci. Certes, les témoignages ne manquent pas. N'en retenons qu'un, celui que nous donnent quotidiennement certains journaux : l'interview. Une vraie maladie, d'autant plus dangereuse et envahissante que les interviéwés foisonnent. Tout le monde passe au bureau ou plutôt c'est le bureau qui passe chez l'intéressé — rarement intéressant. On se rend à domicile.

Si vous êtes quelqu'un ou en passe de le devenir — on est « quelqu'un » lorsqu'on sait faire parler beaucoup de soi, en bien ou en mal, à propos de tout ou de rien — un beau matin, on frappe à votre porte :

— Entrez.

— Bonjour, cher maître — ce « cher maître », c'est gentil, n'est-ce pas et tout de suite ça met en bonnes dispositions — je suis reporter du *Tout-y-va*. Je ne vous dérange pas ?

— Mais, comment donc. Prenez place. Alors ?

— Je me permets, maître, au nom de nos lecteurs — notre tirage est maintenant de cent mille exemplaires — de venir vous demander votre opinion sur l'an de grâce 1907.

— Sur l'an qui commence ?

— Parfaitement.

— Mais, là... je n'en ai pas. C'est sur l'an 1906, plutôt, que vous désirez ?...

— Non, non, cher maître. 1906, c'est fini, bouclé, classé ; c'est bien de 1907 qu'il s'agit.

Et le cher maître passe sa main sur son front, se caresse le menton, lance quelques regards inquisiteurs dans le vague, qui reste vague :

— 1907 ?... Mon opinion sur 1907 ?... Diable ! diable !... Vrai, je n'en ai pas.

— Il faut en avoir une, cher maître ; il faut en avoir une.

Et le sourire sur les lèvres, le reporter s'en va prendre sur la table de travail un encrier, une plume et du papier : « Voici, cher maître, tout ce qu'il faut. Allons, un peu de bonne volonté ; pensez à nos cent mille lecteurs qui attendent, anxieux. »

Machinalement, le maître prend le papier, la plume, trempe celle-ci dans l'encrier, repasse sa main sur son front, se caresse encore le menton, lance de nouveau dans le vague impénétrable des yeux éplorés, regarde le reporter, qui sourit toujours et qui d'un geste gracieux, lui montrant le papier, semble dire : « Eh bien ?... »

Et du coup, le maître voit cent mille lecteurs faisant le même geste ; il voit cent mille sourires ; il entend cent mille voix suppliantes lui dire : « Eh bien ?... »

Le maître écrit :

« Dix-neuf cent sept ! C'est aujourd'hui et » c'est demain. Qui peut dire ce que sera de- » main ? Moi-même, le puis-je ? Dix-neuf cent » sept, c'est la victoire du bien ou le triomphe » du mal, ou bien ni l'un ni l'autre. Dix-neuf » cent sept c'est l'inconnu, le mystère !... »

Alors, transfiguré, l'œil rayonnant, le front auréolé, l'air satisfait, le maître, qui a pris soudain un petit ton protecteur, tend au reporter le papier dûment signé et paraphé.

Et, le lendemain, les cent mille lecteurs et lectrices se pâmeront d'admiration. Et les petits messieurs à monocle et à pantalon troussé, les petites demoiselles au sang blanc, les dévots et les dévotes de la célébrité, les pontifes de la gloire mondaine découvriront, dans leur journal, l'interview et le colleront pieusement dans un album sur la couverture luxueuse duquel on lit en lettres d'or ce titre — ô dérision — : *Pensées*.

Pitié ! Et que nous importe l'avis de ces « chers maîtres » sur le passé, le présent ou le futur !

* * *

Que ne sont-ils tous comme Louis Ruchonnet, les interviéwés.

Chef du département de l'instruction publique, Ruchonnet reçoit, un après-midi, dans son cabinet, la visite d'un ancien camarade d'études.

— Adieu, Louis, ça va ? Dis-moi, je voudrais te poser une question.

— Je suis à toi.

Alors le visiteur s'assure que les portes sont bien closes, que personne n'est aux écoutes et, s'approchant avec mystère du magistrat :

— Entre nous, Louis,... franchement, que penses-tu de l'état de l'Europe ?

De grands événements politiques se préparaient alors sur le continent.

Ruchonnet, tout d'abord surpris du mystère qu'avait mis son vieux camarade à une question toute simple, se reprit et, souriant :

— Ce que je pense de l'état de l'Europe ? Eh bien, il est cinq heures et demie, l'heure du cercle ; je te dirai ça en prenant un verre.

J. M.

Au dos des juges. — C'est l'hiver. Il fait très froid.

Au tribunal du district de ''' un de nos plus brillants avocats plaide.

Un des juges descend de l'estrade et vient se chauffer au poêle. Il est bientôt suivi par un de ses collègues.

Ces messieurs tournent le dos à l'avocat. Alors celui-ci lance cette phrase dans sa plaidoirie :

« J'ai pleine confiance dans le tribunal derrière lequel j'ai l'honneur de plaider... »

Méprise. — Un monsieur et sa femme quittent la maison pour se rendre au théâtre.

Au bas de l'escalier, madame s'aperçoit qu'elle a oublié son éventail.

— Attends-moi un instant, fait-elle à son mari, je remonte vite chercher mon éventail.

Elle cherche à tâtons dans la chambre obscure, saisit un objet et revient essoufflée.

Arrivés au théâtre, ils s'installent dans leur loge. Lorsque madame veut s'éventer, elle voit, ô fâcheuse méprise ! — que ce n'est pas son éventail qu'elle a en main, mais le cuir à repasser les rasoirs de son mari.

Mémoires d'un officier vaudois.

Le lieutenant-colonel Louis Bégos, d'Aubonne, qui servit dans les armées de Napoléon Ier en qualité de lieutenant, puis de capitaine-adjudant-major, a laissé des mémoires aujourd'hui passablement oubliés et qui parurent en 1859, sous le titre de *Souvenirs de campagnes*. Ce sont des pages sans prétention littéraire, mais extrêmement vivantes et où se montre, dans toute sa noblesse, l'âme d'un des plus braves soldats qui aient jamais existé. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, d'en donner ici quelques extraits.

Louis Bégos naquit en 1784 et mourut en 1859.

Il avait fait ses premières armes dans les troupes helvétiques, puis dans le Ier régiment suisse au service de France qui marcha sur Naples. Plus tard, son régiment se couvrit de gloire en Portugal. Il fut mis à l'ordre du jour de l'armée comme l'un des plus vaillants officiers, défenseurs de la forteresse d'Elvas. Avec tous les régiments suisses, il fit la mémorable campagne de Russie. Il était du deuxième corps d'armée qui se distingua à Podosk. Rien de plus poignant que les détails qu'il donne sur la retraite de Mouscou et sur les souffrances de l'armée au passage de la Bérésina. De 2800 hommes que comptait son régiment, il n'en réchappa que 120. Bégos fut blessé de trois coups de feu et eut les pieds et les mains gelés.

Le gouvernement vaudois le désigna en 1819 comme instructeur-chef de nos milices. Il le plaça plus tard à la tête des carabiniers, avec le grade de lieutenant-colonel, et lui confia aussi le commandement de la gendarmerie.

Louis Bégos avait à peine 16 ans, en 1800, quand il fut promu au grade de sous-lieutenant dans le premier bataillon helvétique, commandé par le lieutenant-colonel Clavel. Deux ans plus tard, il recevait le baptême du feu, à Fribourg, lorsque, le gouvernement helvétique s'étant réfugié à Lausanne, les insurgés de Berne et d'Argovie, renforcés de ceux de Schwytz et de Glaris, s'avançaient à sa poursuite.

Nous nous trouvions à peine depuis quelque temps à Fribourg, dit-il, lorsque nous apprîmes que les troupes des cantons primitifs et de Berne venaient nous attaquer. Nous fîmes promptement nos dispositions de défense, et nous braquâmes des pièces de canon dans les nombreuses tours qui entourent la ville. On était en automne 1802. Nous apercevions au loin les carabiniers et l'artillerie des Cantonaux. J'étais de garde à l'une des tours qui existe encore à l'extrémité du pont suspendu. Je disposais d'une pièce de canon très bien servie et je devais faire feu aussitôt que j'apercevrais l'ennemi. Peu avant l'attaque, je me souviens que j'avais près de moi un brave artilleur, qui, à chaque instant, voulait me prouver son talent de pointeur. J'avais beau chercher à le calmer, je n'en venais pas à bout. Il s'escrimait à me prouver qu'il fallait faire parler la poudre. Il se trouvait dans des dispositions tellement belliqueuses, qu'il regardait sans cesse à travers la meur-